

Carte blanche Les genoux de Charles

Minou Petrowski

Volume 5, numéro 3, février-avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Petrowski, M. (1986). Carte blanche : les genoux de Charles. *Ciné-Bulles*, 5(3), 12-15.



Minou Petrowski

Les genoux de Charles

■ Quand on me demande : « Depuis combien de temps allez-vous au cinéma ? » Je réponds, non sans malice : « Depuis plus de cinquante ans. » Je suis née avec le cinéma parlant. J'ai su le nom des acteurs et actrices bien avant de savoir lire.

Le cinéma est entré dans ma vie par la grande porte de fer forgé de la clinique Santa Maria. Mon boulevard du crépuscule, c'est le boulevard Tzarewitch à Nice, juste en face la Cathédrale russe, celle de Nicholas II tsar de toutes les Russies.

C'est là que je vis, dans cette belle ville blanche aux escaliers de marbre gris, aux balcons ouvragés, reflétant l'architecture tarabiscotée du début du siècle, sur la Côte d'Azur. Sertie d'un immense jardin, la clinique abrite une clientèle de luxe, à l'ombre de ses palmiers, cactus et citronniers en fleurs. C'est l'îlot de calme par excellence, le rêve de repos d'actrices en mal de dépression ou nécessitant quelques interventions chirurgicales fort délicates. Mais, c'est surtout une maternité. La maison est discrète. On y mange bien, le chef est l'ancien cuisinier du Roi des Belges, le champagne est bon. On choisit les couleurs et la tapisserie de la chambre avec vue côté jardin. On peut s'installer tranquillement avant l'accouchement, recevoir ses amis, bref c'est l'idéal pour neurasthéniques, femmes enceintes ou autres. On est aussi bien traité qu'au Negresco.

L'odeur de la mort et celle de l'éther se confondent, cependant, avec les effluves de mimosas. C'est là que je grandis, abandonnée par des parents discrets mais trop pressés, ma mère de rejoindre sa troupe de Ballets russes à Anvers, mon père, diamantaire, de retourner à Johannesburg à la poursuite du diamant noir.

C'est alors que dans la villa blanche à la tombée de la nuit, lorsque la souffrance et la maladie surgissent (toux chroniques, râles incertains, cris étouffés), la propriétaire de la clinique, veuve et solitaire, m'entraîne les soirs de détresse vers les lumières de la ville pour lutter contre sa peur. Le cinéma est son antidote. Contre la mort, pour la vie, un seul remède : la fiction. J'ai trois ans et mon idole est Fernandel. Juchée sur mon rebord de siège au Paris-Palace, je crie : « Il est beau que je l'aime. » C'est Fernandel dans **Jim la Houlette** d'André Berthomieu. On est en 1935. Ma familiarité avec les acteurs date d'une rencontre avec Meg Lemmonier, star des années 30 parfaitement inconnue aujourd'hui, vous ne la trouverez dans aucune encyclopédie. Son succès fut éphémère et elle préféra la maternité au cinéma. Pourtant, elle tourne en 1933 dans **Un soir de réveillon** avec Arletty.

C'est grâce à elle que la clinique Santa Maria va devenir une succursale des studios de la Victorine. Dans les couloirs caoutchoutés, enjambant les roses et les glaïeuls, on croise Julien Duvivier. Ce cinéaste né en 1896 va s'imposer au cinéma avec **Poil de carotte**, version sonore. Ensuite, c'est **La Bandera**, un film qui se situe au Maroc espagnol pendant la guerre. Dans le même type de films, **Pépé-le-Moko** : Jean Gabin devient son acteur fétiche. De **Maria Chapdelaine** à **La belle équipe** et **Un carnet de bal**, toute l'oeuvre de Julien Duvivier est liée à mon enfance. Je n'apprends rien à l'école, mais j'ai vu tous ses films, j'aime Mireille Balin,



La femme du boulanger, Marcel Pagnol, 1938 (Collection : Cinémathèque québécoise)



À nous la liberté, René Clair, 1931 (Collection : Cinémathèque québécoise)



La bête humaine, Jean Renoir, 1938 (Collection : Cinémathèque québécoise)

femme fatale des années 30, qui forme, avec Jean Gabin, un des couples les plus célèbres de cette époque. C'est Julien Duvivier qui me fait découvrir Annabella, de son vrai nom Suzanne Charpentier. René Clair l'a découverte et Hollywood l'appelle. Elle y épousera Tyrone Power, mais ne tournera aucune oeuvre importante, à l'exception de **Suez** en 1939. Je passe dès lors mes journées avec les acteurs de passage et mes soirées dans les cinémas de Nice. Du Paris-Palace à l'Escurial, je suis une habituée.

Cependant, je ne parviendrai jamais à rencontrer la star de l'heure, bien qu'elle ait séjourné souvent à la clinique Santa Maria. Cette femme chante d'une voix fluette, elle invente un style avec son petit visage chiffonné. On la découvre dans **Lac aux dames** de Marc Allégret aux côtés de Jean-Pierre Aumont, mais Daryl Zanuck lui offre un contrat à Hollywood et la cantonnera dans des films insignifiants. De retour en France, elle interprète, avec Jean Gabin, le rôle de Séverine dans **La bête humaine** de Jean Renoir. Son innocence fait merveille, mais, dit-on, c'est aux États-Unis qu'elle va trouver le rôle de sa vie. Dans **Cat People**, son étrange frimousse lui permet de donner une crédibilité à ce personnage de femme-chat. Après **La femme bleu** de Michel Deville en 1972, elle se retire du monde cinématographique. Aujourd'hui le nom de Simone Simon évoque peu de choses. Toutefois, dans **Police** de Maurice Pialat, la ressemblance entre Sophie Marceau, L'héroïne du film, et Simone Simon dans **La bête humaine** n'est pas simplement un hasard...

Pendant que Simone Simon se dérobe aux regards des infirmières, refuse les autographes, repousse fleurs et boîtes de chocolat, et n'accepte aucune visite, je fais la connaissance bien involontaire de celle que j'appelle la méchante : Viviane Romance. De son vrai nom Paulina Ortman, Viviane Romance est née en 1912.

Elle fut élue Miss Paris à 18 ans. Elle fait ses débuts à l'écran en 1931, vouée aux rôles de courtisanes au grand coeur, de filles mères et de chanteuses de cabaret. Elle devient une vedette grâce à **La belle équipe** de Julien Duvivier. Cette « belle équipe » défile à la clinique Santa Maria. On y rencontre Viviane Romance toujours flanquée de son Don José, Georges Flamand. Mais, ce couple trop extraverti, trop affectueux, qui me fait sauter dans les airs, ne m'inspire pas confiance.

J'ai un coup de coeur pour un gentil monsieur qui respecte la petite fille insignifiante que je suis. Sa gentillesse et sa douceur me séduisent, c'est Charles Vanel. Déjà à cette époque, je suis critique à l'égard des gens qui m'entourent. Charles Vanel débute au théâtre en 1908 et au cinéma en 1912, plus de 70 ans de carrière. On dit de lui aujourd'hui qu'avec ses 93 ans il est devenu la mémoire du cinéma. Je me souviens, comme si c'était hier, de cette matinée ensoleillée où il attend patiemment en compagnie de sa femme et d'un gros berger allemand, en m'interrogeant sur ce que je fais dans cette clinique sévère et silencieuse. La clinique Santa Maria ressemble à un plateau de tournage où j'évolue avec aisance. On me prend dans les bras, on m'offre un bonbon, un chocolat ou une photo, et on me repose en se débarrassant de moi comme un ours en peluche. Le cinéma m'est apparu de l'intérieur et de l'extérieur. La clinique est mon temple; le cinéma, mon université. Je n'apprends toujours rien à l'école, mais demandez-moi qui est Jules Berry, Robert Le Vigan, Corinne Luçaire ? Ils sont ma vraie famille.

À cette époque, on tente vraiment de m'inculquer des notions cinématographiques qui seraient plus en rapport avec mon âge. Laurel et Hardy, je boude. Charlie Chaplin m'indiffère, sauf **Le dictateur** présenté au Paris-Palace en 1940. La France est en pleine déroute et cette rencontre d'Hitler et de Mussolini devant un plat de spaghetti nous venge

de toutes les humiliations.

Le cinéma devient notre chant de révolte et celui des années de guerre en dit long. À la clinique Santa Maria, on manque de chauffage, les bouteilles de champagne sont vides et, dans les lits inoccupés, la propriétaire cache des Juifs. Tous les films de cette époque peuvent se décoder, le cinéma reste le lieu de ma subversion. C'est l'époque du **Baron Fantôme** avec Odette Joyeux, **L'assassin habite au 21**, moi aussi, avec Pierre Fresnay. Je m'évade avec **Pontcarral** et Pierre Blanchar qui sera une de mes idoles. Je n'ai pas encore lu Dostoïevski, mais je connais le Raskolnikov de **Crime et châtiment** (1935). Pendant la guerre, Pierre Blanchar tourne plusieurs films dont deux qu'il met en scène. Peut-être garderons-nous le souvenir du **Docteur Laennec** (1948) de Maurice Cloche et surtout de l'inoubliable **Symphonie pastorale** (1946) de Jean Delannoy avec Michelle Morgan. Quel plaisir de voir dans **Les bonnes** de Michel Dumoulin, sa fille Dominique Blanchar.

Tout ce cinéma des années de rêve et de guerre en noir et blanc est toujours aussi présent dans ma mémoire. Je l'ai évoqué sans ordre chronologique, comme on tournerait les séquences d'un film. Entre 1935 et 1945, dix années de ma vie vont se dérouler à l'écran et à la clinique Santa Maria, années terribles et insouciantes. Entre la vie facile et douillette et la misère tragique de ces années de guerre, le cinéma restera mon point de repère. Nous avons vendu la clinique Santa Maria en 1946. J'aurais bien aimé être une actrice, comme Annabella ou Simone Simon ou Mireille Balin ou Odette Joyeux. Avec la guerre, quelque chose venait de finir, la peur oui, mais l'enfance aussi et, à partir de ce moment-là, le cinéma qui était ma vie ne me lâche plus jamais...

Mais, ce n'était plus pareil, ma vraie famille appartient à la belle équipe, celle de la clinique Santa Maria... ■

VIDÉO FEMMES
PRÉSENTE
FESTIVAL
DES FILLES
DES VUES

du 12 au 16 mars
1986

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE FILMS ET VIDÉOS
DE FEMMES

A LA BIBLIOTHÈQUE
CENTRALE
GABRIELLE-ROY
350 BIV. ST-JOSEPH EST
QUÉBEC


56, St-Pierre, local 203
Québec G1K 4A1
Tél. (418) 692-3090